



THEATRE NATIONAL DE L'ODEON 23 - 24 - 25 septembre 20H30

F A U S T

de

Johann Wolfgang von Goethe

Adaptation de Klaus Michael Grüber

et Bernard Pautrat

Faust	Bernhard Minetti
Mephistopheles	Peter Fitz
Margarete	Nina Dittbrenner
Wagner	Gerd David
"Dédicace" est lue par Kurt Hübner	

MISE EN SCENE	Klaus Michael Grüber
ASSISTANTE A LA MISE EN SCENE	Ellen Hammer
DECOR	Gilles Aillaud
COSTUMES	Dagmar Niefind

Production de la Freie Volksbühne de Berlin
Co-réalisation Théâtre National de l'Odéon

KLAUS MICHAEL GRÜBER

Repères

né le 4 juin 1941 en Allemagne.

a fait deux ans d'études pour être acteur à Stuttgart.

est devenu le collaborateur de G. Strehler au Piccolo Teatro di Milano durant cinq ans.

sa première mise en scène fut en 1967 au Piccolo Teatro di Milano:
"Le Procès de Jeanne d'Arc à Rouen" (Brecht)

ensuite "Off Limits" (Adamov)

puis à Zürich, Stuttgart, Brême, Francfort:

"L'Amante Militaire" (Goldoni)

"La Tempête" (Shakespeare)

"Penthésilée" (Kleist)

"Wozzeck" (opéra de A. Berg)

"Jules César" (opéra de Händel)

"Dans la jungle des villes" (Brecht)

"Wienerwald" (Horvath)

"La Dernière Bande" (Beckett)

"Blaubart-Bartok" (Opéra de Francfort)

"Erwartung" (Schönberg)

"L'Architecte et l'Empereur d'Assyrie" (Arrabal) Barcelone

Klaus michael Grüber a été directeur artistique de la Schaubühne de Berlin et l'un des principaux metteurs en scène de ce théâtre.

Ses mises en scène à la Schaubühne sont:

"Les Bacchantes" (Euripide)

"Empedokles Hölderlin Lesen"

"Winterreise" Olympia Stadium

Rudi 1979

A Paris, il a créé en mai 1975 "Faust Salpêtrière", texte de Goethe.
(spectacle en français, réalisé en collaboration avec André Engel et Bernard Pautrat)
et à l'Opéra, "Die Walküre" 1976

A la Freie Volksbühne de Berlin, c'est en,

1981 "Six personnages en quête d'auteurs" (Pirandello)

1982 "Faust" (Goethe)

Actuellement en préparation pour la Schaubühne de Berlin:

HAMLET de Shakespeare

L'HOMME SANS THEORIES
par Gilles Aillaud

J'ai rencontré Klaus Michaël Grüber en Italie, lorsqu'il travaillait avec Strehler. C'était à Milan chez Eduardo Arroyo. J'ai été associé à plusieurs de ces spectacles, le dernier en date étant FAUST, créé à la Freie Volksbühne de Berlin et présenté à l'Odéon lors du Festival d'Automne 1982. Bernard Pautrat, Grüber et moi-même avons établi le découpage en décembre 1981. Il s'agit du premier FAUST. Nous en avons écarté d'emblée la plupart des personnages, gardant l'effectif indispensable pour qu'un FAUST ait lieu. Il y a donc Méphisto, Marguerite et Faust, Wagner le disciple n'ayant qu'une apparition sporadique.

L'acteur devient de plus en plus le mobile essentiel de Grüber. Ce FAUST a donc été conçu autour de la figure de Bernhard Minetti ; une sorte de récital. A travers lui Grüber entend magnifier les comédiens en général, réduire la toute-puissance du metteur en scène, en revenir au "capo comico", à l'acteur-régisseur de lui-même. J'écoutais Welles, il y a peu, tenir des propos semblables. Grüber a d'ailleurs une formation d'acteur. Je crois qu'il jouerait, si les représentations ne duraient pas plus de six jours. Au-delà il s'ennuierait.

Il n'était pas question de produire un décor. Il allait installer l'acteur au milieu d'éléments, dotés d'une présence autonome, avec lesquels on ne peut pas jouer. Il y a donc le feu, tout au long du spectacle, ainsi qu'une boule de verre, une lentille emplie d'eau. Elle peut être tout ce que l'on veut mais elle s'impose d'abord comme réalité physique. On ne peut l'éclairer, elle irradie trop de reflets. Curieusement elle semble une goutte d'ombre.

Tout, ou presque, se passe à mi-chemin sur la scène béante. Il y a ce rideau de velours rouge, parcouru d'une cordelière rouge ; le rideau traditionnel du théâtre, un épiderme, une grande robe de chambre...

Marguerite a seize ans. Face à Minetti, si lourd d'expérience, elle détient un peu la même fonction que la boule de verre ; transparente, impavide, insaisissable en somme.

Il y a danger permanent. On pense à Kleist, à l'histoire de l'homme armé d'un fleuret devant un ours. Grüber excelle à pousser l'autre dans ses retranchements, à le faire accoucher de lui-même. Même chose dans notre collaboration. Qui est dramaturge, qui a l'idée du décor ? On ne démêle plus le tien du mien. Ce dialogue âpre nous l'avons depuis les débuts. Jamais il ne vous freine. Au contraire il vous harcèle. C'est ainsi qu'il vous utilise. Il ne note jamais rien, se souvenant de tout. Il a horreur de l'ordre en général, ne se fiant qu'au sien, indéchiffrable aux autres. Stein a bien tenté de lui confier des tâches de direction. Il n'en veut pas, trop désinvolte et libre. Cela ne va pas l'empêcher de monter HAMLET à la Schaubühne...

Grüber n'a pas de théories. Je n'en ai pas non plus. Il cherche sans à priori, fort de son instinct. Il possède une sorte d'animalité toute puissante. Sa cohérence intime n'appartient qu'à lui.

(article à paraître dans le livre Festival d'Automne à Paris 1972 - 1982)

DEDICACE

Vous voici donc à nouveau, formes vacillantes,
Qui apparûtes naguère à mes regards encore troubles.
Tenterai-je cette fois, de vous saisir et fixer ?
Mon coeur sent-il encore quelque tendresse pour ces illusions ?
Vous vous pressez vers moi ! Soit, faites comme bon vous semble,
Vous qui surgissez autour de moi de la vapeur et du brouillard ;
Au souffle magique dont les effluves environnent votre cortège.

Vous portez avec vous l'image de jours heureux,
Et mainte ombre chère surgit aussi ;
Comme une vieille légende à demi effacée,
Remontent à votre suite les premières amitiés et le premier amour ;
La douleur se renouvelle, la plainte répète
Le cours sinueux de ma vie vagabonde ;
Elle nomme les amis qui, frustrés par le destin
De maintes belles heures, ont disparu avant moi.

Ces chants nouveaux, elles ne les entendront pas,
Les âmes à qui j'ai chanté les premiers ;
La troupe d'amis qui se pressait autour de moi est dispersée ;
L'écho premier, hélas ! s'est tu.
Ma plainte résonne pour une foule inconnue,
Dont la louange même inquiète mon coeur,
Et ceux que récréaient naguère mes chants,
S'ils vivent encore, errent épars à travers le monde.

Et voici qu'une nostalgie depuis longtemps désapprisée
Me ramène vers ce discret et grave royaume des Esprits ;
En un murmure indécis plane
Mon chant qui susurre comme une harpe éolienne.
Un frisson me saisit, le pleur succède au pleur ;
Mon coeur rigide fond et s'attendrit ;
Ce que je possède, je le vois dans un vague lointain,
Et ce qui disparut devient pour moi réalité.

GOETHE